

Lucarne Locarnaise

65^e Festival du Film de Locarno

1 au 11 août 2012



CONTENU :

Page 2 :

La Fille de Nulle Part (Jean-Claude Brisseau, France 2012)

Une Estonienne à Paris (Ilmar Raag, France, Estonie, Belgique 2012),

Hope Springs / Tous les Espoirs sont permis (David Frankel, USA 2012)

Quelques heures de printemps (Stéphane Brizé, France 2012)

Starlet (Sean Baker, USA 2012)

Robot & Frank (Jake Schreier, USA 2012)

Page 3 :

More than Honey (Markus Imhoof, Suisse 2012)

Kuma (Umut Dag, Turquie, Allemagne 2012)

Lore (Cate Shorland, Allemagne, Royaume-Uni, Australie 2012)



Résumé

On nous l'a dit et répété : sur quelque 3000 festivals de films au monde, seuls dix comptent parmi les meilleurs ! Locarno est l'un des dix et doit le demeurer. Rien que ça !

Le Festival a attiré cette année près de 162'000 spectateurs, parmi lesquels 3950 accrédités (représentants de médias et professionnels de cinéma du monde entier) : un succès qui a repris l'ascenseur après un léger revers en 2009. Pour la troisième année consécutive, on a pu apprécier « la patte » du directeur artistique Olivier Père : « *un dosage d'oeuvres radicales croisées à des films de genre grand public et une pincée de glamour* » (Philippe Azoury, Libération, 4.8.2011).

Voir en première vision un film sur la Piazza Grande, par une nuit sans nuages, c'est un bonheur que peuvent partager jusqu'à 10'000 spectateurs à la fois ! Quelque 220 longs métrages ont été programmés cette année dans les diverses sections

(dont 19 concourant pour le Pardo d'oro).

Pour la pincée de glamour : Charlotte Rampling a reçu le "Prix d'excellence Moët et Chandon", Alain Delon, Johnnie To, Harry Belafonte, un "Pardo d'honneur" pour l'ensemble de leurs carrières respectives. Et d'autres visiteurs de marque ont honoré le Festival de leur présence très applaudie, comme Eric Cantona, Ornella Muti, la légendaire Elsa Martinelli, et bien d'autres personnalités du 7^e Art dont la liste des noms est trop longue à énumérer.

Cinéphile de longue date et pas trop téméraire, l'auteure de ces lignes s'est partagée entre la rétrospective Otto Preminger, et les films grand public montrés sur la Piazza Grande et au marché du film, avec quelques rares incursions dans la compétition. Locarno vu par un petit bout de la lorgnette ! Pour tout savoir sur le palmarès, et les échos de la presse sur le Festival, veuillez consulter les sites proposés dans la rubrique « Pour en savoir plus » à la fin de ces pages.

CONTENU (suite) :

Page 4 :

Death of a Superhero (Ian Fitzgibbon, Allemagne, Irlande 2011)

The Sapphires (Les Sapphirs) (Wayne Blair, Australie 2012)

Ruby Sparks (Jonathan Dayton, Valerie Faris, USA 2012)

Magic Mike (Steven Soderbergh, USA 2012)

Page 5 :

Nachtlärm (Christoph Schaub, Suisse 2012)

Das Mischen Massaker (Michael Steiner, Suisse 2012)

Dead Fucking Last (Walter Feistle, Suisse 2012)

End of Watch (David Ayer, USA 2012)

Sightseers (Touristes) (Ben Wheatley, Royaume-Uni 2012)

Page 6 :

Wrong (Quentin Dupieux, USA 2012)

Pages 6 à 10 :

25 films (sur 40) de la Rétrospective Otto Preminger



Meryl Streep et Tommy Lee Jones dans **Hope Springs**



Vincent Lindon et Héléne Vincent dans **Quelques heures de printemps**

Festival et marché du film

Les films destinés à un public

... mature :

Plusieurs films se penchaient sur le 3^{ème} âge (en définissant 3^{ème} âge par "personnes de plus de soixante ans"), avec plus ou moins de bonheur. Le Léopard d'or a été attribué à **La Fille de Nulle Part** de Jean-Claude Brisseau, réalisateur relégué au purgatoire depuis qu'il a été accusé de harcèlement sexuel il y a une dizaine d'années. Son film, largement autobiographique, huis-clos à deux tourné dans son appartement avec une jeune inconnue, préfigure l'antichambre de la mort. Truffé de considérations philosophico-mystico-littéraires, le dialogue sonne faux, la relation entre le vieux mentor et la nymphette aussi, et les fantômes qui hantent l'appartement sont grotesques. Peut-être n'aurez-vous pas l'occasion de juger sur pièce, car les distributeurs suisses ne semblent pas se bousculer pour acheter les droits du film (photo de Brisseau et de Virginie Legeay en première page). Par contre, **Une Estonienne à Paris**, d'Ilmar Raag (France, Estonie, Belgique 2012), qui a été récompensé par le **Prix du Jury oecuménique**, pourrait être bientôt sur nos écrans. Le Jury offre en effet une somme de CHF 20'000.- destinée à soutenir la promotion de l'oeuvre récompensée ! Ilmar Raag, à travers l'histoire de deux Estoniennes à Paris, montre la difficulté à communiquer entre des personnes de même culture mais de niveaux sociaux différents. Il aborde avec sensibilité les thèmes de la solitude, de la vieillesse et de l'amour.

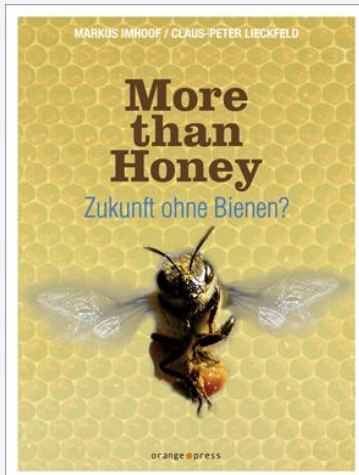
Autre film qui se penche sur les aînés, mais cette fois-ci avec un humour absolument délicieux et des acteurs formidables : **Hope Springs / Tous les Espoirs sont permis**, de David Frankel, USA 2012), avec l'imperturbable Tommy Lee Jones, l'inénarrable Steve Carell et la délicieuse Meryl Streep. Quête du film : comment

rallumer la flamme amoureuse après 31 ans de mariage ? Si l'époux se satisfait de leur morne train-train, l'épouse rêve de câlins et de tendresse, voire plus si entente ! Elle inscrit son mari et elle, manu militari, à une thérapie de couple chez le Dr Feld (Steve Carell) qui ne va pas manquer de chambouler leur vie, pour notre plus grand plaisir.

Plus dure est l'étape de vie filmée dans **Quelques heures de printemps** (Stéphane Brizé, France 2012) : les derniers mois d'une mère, atteinte d'un cancer incurable. Un peu malgré elle, la vieille dame, qui est encore en pleine force et dont la maison est d'une propreté immaculée, doit héberger son fils de 48 ans qui sort tout juste de prison. Cohabitation pénible qui fait ressurgir la violence de leur mésentente. Le fils accompagnera cependant sa mère dans son dernier voyage, en Suisse, auprès d'un organe de suicide assisté. Très dépouillé, porté par de formidables acteurs (Hélène Vincent, Vincent Lindon), le film vous marque !

Dans **Starlet** (Sean Baker, USA 2012), on assiste à l'éclosion d'une improbable amitié entre Jane, une ravissante Barbie de vingt ans, et une vieille femme solitaire. La première, en faisant la tournée de ventes de garage, a racheté à la seconde une bouteille-thermos, laquelle contenait des liasses de billets de banque ! Jane, tout en gardant le silence, force peu à peu l'intimité de la sexagénaire, la voiture, lui fait ses courses, lui offre des cadeaux, lui tient compagnie. À sa façon, elle rend ce qu'elle a pris. Un film immoral plein de morale ! Il aurait mérité de figurer au palmarès de la Compétition, mais a tout de même obtenu le **prix du jury des jeunes de Cinema & Gioventù**.

C'est de sénilité qu'il est question dans **Robot & Frank** (Jake Schreier, USA 2012), comédie dramatique qui se joue dans un



More than Honey
(Markus Imhoof)



Kuma / Une seconde femme
(Umut Dag)



Saskia Rosendahl dans Lore
(Cate Shorland)

futur proche. Frank (Frank Langel-la) qui fut un voleur de bijoux auquel aucune serrure ne résistait vit seul, et perd un peu la tête ! Lorsque son fils lui offre un robot-infirmier pour s'occuper de lui, Frank décide d'enseigner au robot les ficelles du métier et de préparer avec lui un dernier casse. **Robot & Frank** est une originale réflexion sur la solitude des personnes âgées, plus qu'un film de SF. Le vieil homme s'attache à cette machine androïde, bien que celle-ci lui rappelle qu'elle n'est pas programmée pour avoir des sentiments. C'est sans doute un aspect poignant du film, ce besoin de complicité et de lien affectif que la machine ne peut offrir. Un animal de compagnie aurait été plus adéquat !

À voir en classe ou en famille :

Un film suisse incontournable, c'est la dernière oeuvre de Markus Imhoof dont le titre international est **More than Honey** (Suisse 2012) : Imhoof a parcouru le globe pour en savoir plus sur la disparition des abeilles, ces merveilleux insectes de la pollinisation desquels dépend un tiers des aliments que nous consommons. Menacées par les pesticides, maladies, espèces tueuses, parasites comme le varroa, maux auxquels l'homme trouve en général des remèdes pires que le mal, les abeilles disparaissent. Imhoof a filmé, en Chine, des Chinois en train de polliniser à la main, avec du pollen en sachet. Pourquoi font-ils le travail des abeilles ? Parce qu'un certain Mao avait en son temps ordonné le massacre des moineaux. Aussitôt dit, aussitôt fait. La vermine a alors pullulé. On l'a combattue à grands renforts de pesticides qui ont bien entendu décimé aussi les abeilles. Dérisoire, cette pollinisation à la main qui ne pourra jamais remplacer le travail de milliards d'abeilles. Mais tout espoir n'est pas perdu : l'abeille africaine, surnommée la tueuse, parce qu'elle est fort résistante, produit

un miel d'excellente qualité. Et le film s'achève sur la visite d'un laboratoire biogénétique au large de l'Australie, actuel principal fournisseur mondial de reines et d'essaims d'abeilles sains car le parasite de l'abeille, le varroa, n'y est pas apparu. Le salut nous viendra peut-être du cinquième continent ? À voir absolument.

Le thème de **Kuma** (Umut Dag, Turquie, Allemagne 2012) est fort tortueux, et d'une violence psychologique énorme. Une jeune Turque de 19 ans, Ayse, est mariée à Hassan (qu'elle ne connaît pas), qui vit avec ses parents et ses soeurs à Vienne. En réalité, Ayse est destinée au vieux père d'Hassan, dont l'épouse se meurt d'un cancer incurable. Ayse, la robuste et jeune kuma (seconde épouse) pourra prendre soin de la famille après sa disparition ! Ayse a été choisie par la malade pour son époux ! Mais rien ne se déroulera comme planifié. Umut Dag filme sans concession la cohabitation houleuse de trois générations dans un appartement surpeuplé, l'enfermement imposé aux femmes : presque toutes les scènes sont tournées à l'intérieur, fenêtres et portes sont généralement fermées. L'histoire se déroule dans la communauté turque exclusivement, entre le supermarché turc et l'appartement. Une société fermée et strictement réglée. Ce premier film d'un jeune Kurde né à Vienne vaut le détour.

Lore (Cate Shorland, Allemagne, Royaume-Uni, Australie 2012) est tirée du recueil **The Dark Room** de la Britannique Rachel Seiffert. L'histoire se déroule en 1945, dans la débâcle qui suit la fin de la guerre. Lorsque leurs parents nazis se rendent aux Alliés, Lore et ses quatre frères et soeurs quittent la Bavière, rassemblant de maigres possessions, et se mettent en route pour Hambourg, là où vit leur grand-mère. Ils vont parcourir



Thomas Brodie-Sangster dans *Death of a Superhero*

900 km à pied. Tout au long de leur longue marche, ils vont connaître la faim, la peur, la violence, un monde en ruines issu du nazisme dans lequel ils ont été élevés. Ils rencontreront Thomas, un Juif qui a survécu aux camps et qui les prend sous sa protection. Marquée par son éducation, Lore est dégoûtée par le jeune homme, mais en même temps que du mépris, elle éprouve une certaine attirance. Tout au long de cette longue et périlleuse traversée de l'Allemagne, Lore cherche sa vérité dans un monde qui est en train de chercher la sienne. Ce film sur le passage à l'âge adulte (coming of age) a reçu le **Prix du Public de la Piazza Grande**.

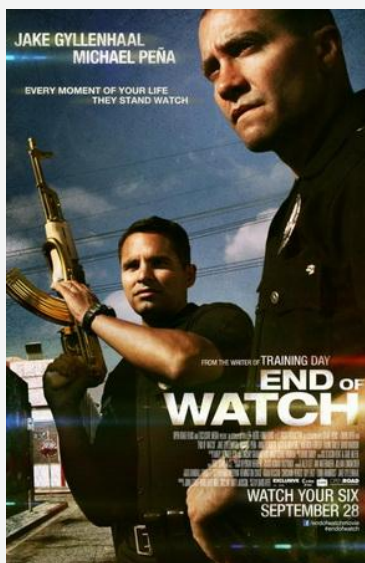
Le principal protagoniste de *Death of a Superhero* (Ian Fitzgibbon, Allemagne, Irlande 2011) est un adolescent atteint d'un cancer incurable. Il enrage d'être mourant, il voudrait vivre comme tout ado et refuse d'être traité en malade. Tandis que sa famille et ses amis réagissent diversement, il se réfugie dans ses dessins où il se ré-invente en super-héros luttant contre les forces du mal, entouré de sexy super-héroïnes. Comme dans *Lore*, le film aborde la thématique du passage à l'âge adulte. Ici d'un jeune de 15 ans qui utilise le court temps qui lui reste pour vivre SA vie, à sa manière, et aussi pour prendre congé de son entourage, et l'apaiser. Un film pour tous les publics, jeunes et vieux. Si le sujet vous parle, un autre film récent observait avec beaucoup de finesse les comportements d'un malade incurable et de son entourage : *50/50* (Jonathan Levine, USA 2011). L'un et l'autre film traitent le sujet avec délicatesse et humour, et offrent de bonnes pistes de réflexion.

Autre histoire de jeunes qui prennent leur destin en main : *The Sapphires (Les Saphirs)* (Wayne Blair, Australie 2012) raconte comment un quatuor féminin abo-

rigène réussit à décrocher un mandat pour aller se produire devant les troupes américaines au Vietnam. On sait que jusque dans les années 1950, les Aborigènes d'Australie étaient tenus à l'écart des Blancs, et il était d'usage de leur enlever les enfants métis afin de leur donner une éducation "blanche". Cette politique raciste s'est peu à peu assouplie après la Seconde Guerre Mondiale. En butte au racisme des décideurs blancs, les quatre chanteuses (trois soeurs et une cousine) n'eurent pas la tâche facile. Mais elles purent s'envoler pour le Vietnam ! À la fois film engagé, et *feel good movie*, le récit use de grosses ficelles et de personnages typés pour faire passer son propos : la lutte de ces femmes pour forger leur destin et battre en brèche le racisme. L'histoire est authentifiée par les portraits de quatre Aborigènes australiennes qui ont milité leur vie durant pour la reconnaissance des droits de leurs congénères. Il se dégage de *The Sapphires* un certain optimisme, et on a certes un grand plaisir à écouter les morceaux musicaux. Sur le thème de la violation des droits des Aborigènes, mieux vaudrait revoir *Rabbit Proof Fence/Le Chemin de la liberté* (Phillip Noyce, Australie 2002), qui raconte la longue fuite de trois fillettes destinées à être placées dans des familles blanches pour y être "blanchies".

Ruby Sparks (Jonathan Dayton, Valerie Faris, USA 2012) est le nom de la jeune femme qu'un écrivain en panne d'inspiration a inventée. Il se rend soudain compte que sa création est vivante, et qu'elle évolue au gré de ce qu'il décide et écrit. Ce qui l'emplit d'ivresse mégalomane dans un premier temps, mais ne tarde pas à l'ennuyer : il la connaît, il l'a inventée, il la prévoit, elle ne le surprend pas. Les aléas dans la vie de l'écrivain et de sa créature-muse-compagne sont narrés avec beaucoup d'humour, il n'y a probablement





pas UNE clé du film : toutes exé- gèses permises. À votre bon plaisir !

Magic Mike (Steven Soderbergh, USA 2012, photo ci- contre) s'attache au plan de carrière de Mike (le très beau Channing Tatum), qui rêve de devenir entrepreneur et designer de meubles et économise dans ce but. Le jour, il travaille comme maçon et la nuit, comme strip- teaseur, dans le club de Dallas (Matthew McConaughey), sculptural et ambigu. Dallas avait été le mentor de Mike, lequel va à son tour coacher un nouveau candidat. À en juger par la foule en liesse massée sur la Piazza Grande, qui avait attendu minuit pour voir le film, le strip-tease masculin a la cote. Il faut avouer que les chorégraphies d'effeuillage interprétées par ces Adonis au corps épilé sont fort agréables à voir - ils gardent le string, n'ayez crainte ! On avait apprécié en son temps **The Full Monty** (Peter Cattaneo, Royaume-Uni 1997), on aime encore plus des Chippendales de Floride. Surtout lorsqu'on apprend que l'histoire est "basée sur des faits réels". En effet, Channing Tatum, à la fin de sa scolarité, a travaillé pendant neuf mois comme stripper mâle, gagné pas mal d'argent, puis fait une carrière de modèle avant de percer à la télévision et au cinéma en 2005. Il n'a pas cessé de tourner depuis. Pour notre plus grand bonheur !

Le scénario de la comédie **Nacht- lärm** (Christoph Schaub, Suisse 2012) est de la plume du Suisse Martin Suter, ce qui est un gage de qualité a priori. Il nous présente un jeune couple presque parfaitement heureux : n'étaient- ce les pleurs nocturnes réguliers de leur bébé de neuf mois que seule une balade à 130 à l'heure sur l'autoroute peut calmer. Nuit après nuit. Et cette nuit-là, les événements vont se corser. Véhicules volés, disparition du bébé, violentes disputes,

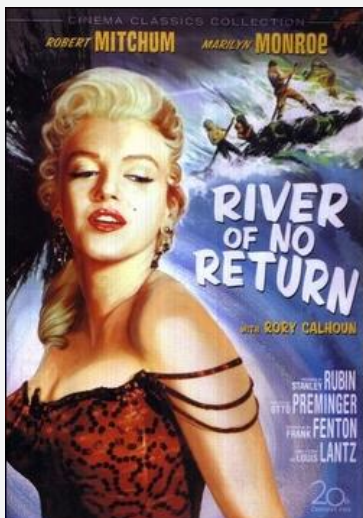
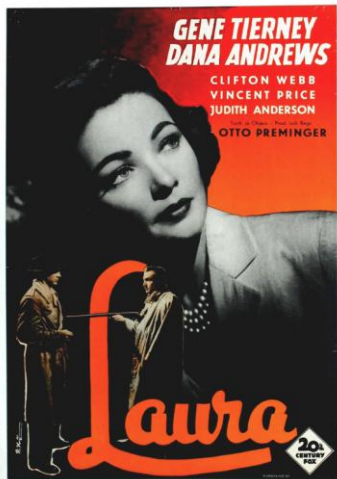
courses-poursuites, bref : rebondissements multiples sur les routes zurichoises. Le couple va connaître les affres du désespoir dans une équipée nocturne à la fois haletante et rocambolique. Du très bon cinéma. Il semblerait qu'on ne peut pas en dire autant du dernier opus de Michael Steiner, **Das MissenMassaker** (par analogie à Massenmassaker) (Suisse 2012). Cette comédie macabre cloue la culture suisse alémanique au pilori tout en utilisant les ficelles du slasher : chacun s'accorde à trouver cette histoire de meurtres en série lourde et peu divertissante.

Restons à Zurich avec la comédie **Dead Fucking Last** (Walter Feistle, Suisse 2012) qui narre la rivalité entre l'entreprise de coureurs rapides à vélo "Die Genossenschaft" (la Coopérative), créée dans les années 1990 par des hippies un peu vieillissants et la flamboyante neuve entreprise "Girls Messengers" gérée de façon moderne, dynamique et surtout par de belles filles. Pendant son exclusivité, donc ses clients, la "Genossenschaft" se doit de réagir. Que faire ? Détruire l'infrastructure concurrente ? L'attaquer par une campagne publicitaire ? Lui voler on concept commercial ? Ou se reconverter ? Le film exploite une thématique très actuelle, dans un cadre très zurichois (tourné entièrement en ville de Zurich), avec un dialogue en Züritütsch que les Romands auront peine à suivre. On risque donc fort, sur les bords du Léman, d'être privés de cette comédie bien ficelée et intelligente.

End of Watch (David Ayer, USA 2012) suit un duo de jeunes officiers de police (joués par Jake Gyllenhaal et Michael Peña) qui signent sans le savoir leur arrêt de mort en découvrant par hasard le repaire secret d'un important cartel. On a beaucoup de peine à entrer dans le film dont les 40 premières minutes, fil-



Otto Preminger



mées caméra à l'épaule (le parti pris de "caméra subjective" est artificiel et franchement dérangeant), se déroulent à un rythme trépidant, à grand renfort de jurons, d'engueulades, d'explosions, de cris, de bruits, de fureur, d'échanges nourris de coups de feu, etc. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure, quand les deux hommes se retrouvent dans leur cadre privé (l'un est fiancé, l'autre marié et sur le point de devenir père) que l'on souffle un peu, et qu'il est possible de "crocher". Si le film voulait nous donner une idée de l'enfer quotidien que vivent les membres du LAPD, c'est réussi.

Pour le "fun", on peut aller voir **Sightseers (Touristes)** (Ben Wheatley, Royaume-Uni 2012), l'histoire de Tina, brave fille d'une mère possessive et recluse, et Chris, un amoureux de la nature. Le couple part à la découverte de l'Angleterre en mobile-home, et ne tarde pas à être très agacé par ce et ceux qui n'ont pas place dans leur environnement idéal. Ils vont donc faire le ménage ! Vous pourriez aimer cette comédie britannique originale par son cynisme sanguinolent.

Et vous rirez peut-être à la vision de **Wrong** (Quentin Dupieux, USA 2012), Ce même Dupieux qui avait fait en 2010 **Rubber**, l'histoire du pneu tueur en série). Ici, ce n'est plus "La Mère Michèle qui a perdu son chat", mais "Le père Dolph qui a perdu son chien". Dans une quête absurde, un monde tout aussi absurde peuplé de personnages absurdes, Dolph cherche son chien.

Rétrospective Otto Preminger (1905-1986)

Après Ernst Lubitsch et Vincente Minnelli, c'est à Otto Preminger que le festival a consacré sa rétrospective annuelle. Otto Preminger naît en 1905, de parents juifs autrichiens, à Winitz

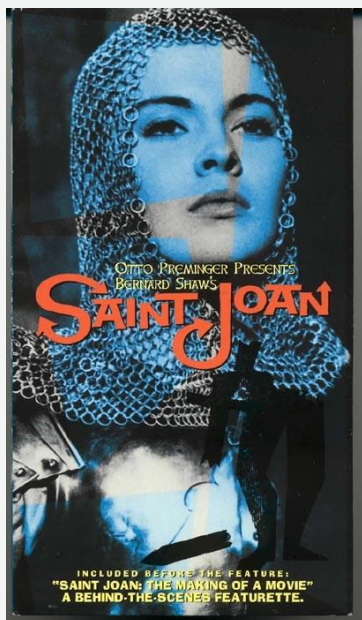
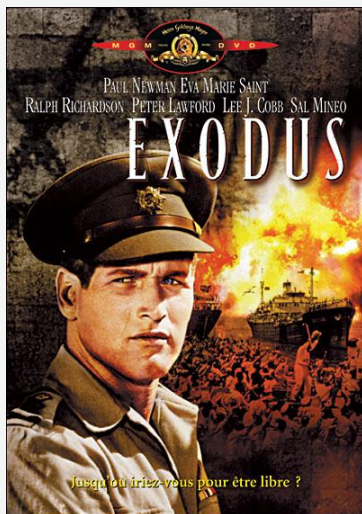
(Empire austro-hongrois, aujourd'hui Ukraine). La famille s'installe à Vienne en 1915. Très jeune, Otto Preminger se passionne pour le théâtre : il fait ses premières armes dans la Compagnie de **Max Reinhardt**. Et en 1931, il tourne son premier film, **Die Grosse Liebe**.

Fuyant le nazisme, il émigre en 1934 aux Etats-Unis et fait ses débuts dans le showbiz. Sa carrière de réalisateur démarre outre-atlantique en 1936 avec la comédie musicale **Under Your Spell**. Le Festival de Locarno a programmé l'intégralité de son œuvre, soit une quarantaine de longs métrages tournés entre 1931 et 1979 (il y manque bien évidemment **Porgy and Bess**, que les héritiers de Gershwin ont retiré du marché). Nous en avons vu quelque 25.

Il devrait être possible de découvrir tout Preminger dans le cadre de la reprise de la rétrospective que promet la Cinéma-thèque suisse en novembre 2012.

Preminger s'est essayé à tous les genres : films noirs, thrillers juridiques, politiques, sociologiques ou d'espionnage, fresques historiques, comédies, drames, films musicaux, adaptations littéraires, films de guerre, westerns, etc. Ses personnages ont une véritable profondeur psychologique, ses scénarios sont rigoureusement construits, sa mise en scène peaufinée jusque dans les moindres détails, ses mouvements de caméra calmes et précis, ses éclairages recherchés souvent expressionnistes : en bref, Preminger est un très grand du 7^{ème} Art.

Il a ainsi défini la mise en scène dans une interview faite par Jacques Rivette en 1954 : *"The creation of a precise complex of sets and characters, a network of relationships, an architecture of connections, an animated com-*



plex that seems suspended in space." Cette construction fouillée du scénario et des personnages, c'est exactement ce qu'il réussit à faire. Et sans doute aurait-il souscrit à la boutade de Jean Gabin : "Pour faire un bon film, il faut trois choses : une bonne histoire, une bonne histoire et une bonne histoire."

Preminger pose un regard critique sur les institutions américaines, sur ses compatriotes d'adoption, sur les dérives de l'exclusion sous toutes ses formes, du racisme, de l'antisémitisme, de la xénophobie, de la guerre, mais jamais il ne condamne radicalement, il émet toujours une note constructive, un espoir dans l'avenir. Son ton est celui de l'observateur qui ne s'en laisse pas conter, mais qui croit dans la possibilité d'une Amérique meilleure. Les intrigues de ses films se nouent souvent autour de figures féminines, victimes ou résistantes dans un monde d'hommes. Comme par exemple sa magnifique version de l'histoire de Jeanne d'Arc (*Saint Joan*, 1957) avec Jean Seberg.

Vers la fin de sa carrière, avec des films comme *Exodus* (1960) ou *The Cardinal* (1963) c'est sur le monde que Preminger pose un regard lucide, un peu désenchanté mais jamais cynique. *Exodus* (1960) est le nom du navire sur lequel embarquent en 1947 quelque 600 Juifs échappés des camps de Chypre (sous contrôle britannique) à destination de la Palestine (également sous mandat britannique). Le film, adaptation du roman homonyme de Leon Uris, s'achève sur une note de paix et d'espoir, en dépit des pertes humaines, et des dissensions entre les organisations sionistes Irgoun (terroriste) et Hagannah (défense et protection). Un très beau film qui plaide pour la liberté, l'égalité et la tolérance.

C'est pour les mêmes principes que plaide *The Cardinal* (1963), histoire d'un jeune prêtre améri-

cain depuis les années 1910 jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale. Le Père Stephen n'a pas la vie facile. Il est envoyé dans un bled reculé de province, aux côtés d'un prêtre dans la misère. Il provoque la mort de sa soeur en refusant qu'on l'avorte. Il échappe de justesse aux coups du Klu-Klux-Klan qui châtie durement les "amis des nègres". Il perçoit, bien avant le clergé viennois, les menaces voilées des Nazis... Le film est un long flashback, celui d'un homme nommé cardinal au début des années 1940 et qui a peut-être tiré la leçon de ses erreurs et de celles de l'histoire. *The Cardinal* évoque tous les conflits auxquels l'Eglise catholique est encore confrontée : avortement, statut de la femme, mariage mixte, sexualité, ségrégation, célibat des prêtres, etc. On sait que le Pontificat de Pie XII (1939 à 1958) avait manqué de fermeté face au nazisme. Si Jean XXIII, son successeur, a ensuite mérité le surnom de "Papa Buono", c'est sans doute grâce à sa gestion plus courageuse de l'institution politique qu'est le Vatican. Le film sort en 1963, l'année où Paul VI succède à Jean XXIII et devient pape, porteur nouvellement élu des espoirs du monde catholique. Bon timing...

Autre film dénonçant l'inégalité sociale et le racisme, *Hurry, Sundown* (1967) qui se joue au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, en Géorgie. Dans un climat tendu (digne de Tennessee Williams), un trust immobilier géré par des Blancs cherche à exproprier une famille noire en faisant déclarer invalide son acte de propriété. Il ne manque ni les attaques du Ku-Klux-Klan, ni le juge corrompu, ni les tentatives d'intimidation des riches blancs locaux. Jusqu'à ce qu'une improbable et dangereuse union se fasse entre un Noir (Robert Hooks) et un couple de Blancs (Faye Dunaway et John Phillip Law) pour lutter contre les malversations des promoteurs immobiliers et des des-



John Wayne et Patricia Neal dans *In Harm's Way*

endants de grands propriétaires esclavagistes. Porté par d'excellents acteurs (Jane Fonda incarnant l'héritière d'une riche famille locale), le film fait l'état des lieux d'une Amérique ségrégationniste dans laquelle commencent à s'élever quelques voix pour l'égalité des droits.

Sur le ton de la comédie, *Margin for Error* (1943) dénonce le nazisme et approuve le courage de ceux qui osèrent, dans la mesure de leurs moyens, manifester contre la croix gammée. L'histoire se déroule à la fin des années 1930 sans doute, essentiellement dans le consulat d'Allemagne à New York. Le réalisateur Preminger porte une double casquette, jouant de son physique à la Stroheim et de son fort accent germanique : il joue le rôle du détestable consul allemand, mari cruel et vicieux et suppôt fanatique d'Hitler. C'est le personnage de policier new-yorkais joué par Milton Berle qui permet des intermédiaires comiques : policier juif assigné à la protection du consulat, il n'est guère heureux de sa mission et ne s'en cache pas. Pis encore : il tombe amoureux d'une soubrette allemande qui ne comprend pas un traître mot d'anglais.

Dans *In the Meantime, Darling* (1944), Preminger nous présente des épouses de soldats ayant rejoint leur mari sur une base militaire. Ils sont sur le point de partir pour l'Europe, nous sommes en pleine guerre (WW2). Parquées dans une pension à condition qu'elles aient la bague au doigt, elles vivent diversement les dernières heures avant le départ. Entre comédie et drame psychologique, ce film montre un petit monde propre où chacun est prêt à (ou apprend à) faire son devoir envers la patrie.

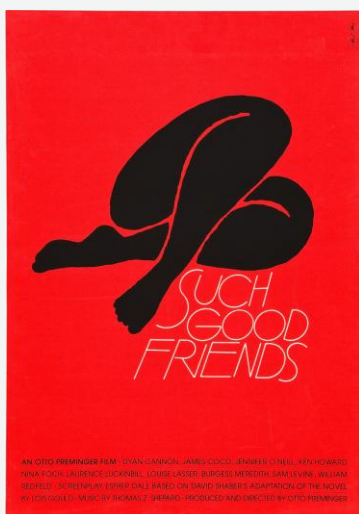
Stalag 17 (1953), réalisé par Billy Wilder, donne un autre rôle de méchant à Preminger : il est le Colonel von Scherbach, chef d'un camp de prisonniers. Ce film

réussit à merveille à évoquer le quotidien cruel des camps, tout y est dit, sur un ton léger, en évitant tout naturalisme. Un film pour tous les publics. *La Vita è Bella* (1997) n'a pas fait mieux.

Dans *In Harm's Way* (1965), le ton est plus sérieux pour parler de la déconfiture cuisante des Etats-Unis à Pearl Harbour. Et de la préparation de la contre-offensive par des officiers de la US Navy. Orchestrée par l'Amiral Torrey (John Wayne), secondé par le Commandant Eddington (Kirk Douglas), la bataille navale s'achève par une écrasante victoire américaine, mais aussi par de nombreuses pertes humaines parmi ces hommes de devoir et de bonne volonté. *In Harm's Way* ne juge pas l'Histoire, ne loue ni la guerre ni ceux qui la mènent, mais se penche sur les individus pris dans l'engrenage du conflit.

Advise and Consent (1962) nous offre une incursion dans les coulisses du gouvernement américain. Entre adversaires, on cherche les inévitables casseroles traînées par les autres. Un film intelligent, subtil, poignant, qui n'a rien à envier à d'autres oeuvres sur les dessous de la politique comme *Primary Colors* (1998, Mike Nichols), *Wag the Dog* (1997, Barry Levinson) ou autre *The Ides of March* (2011, George Clooney).

Quant à *The Human Factor* (1979), il nous emmène parmi les agents du MI 5 (Military Intelligence, Section 5), responsable de la lutte contre le terrorisme et du contre-espionnage. Suite à des "fuites", un agent du MI 5, sa jeune épouse (interprétée par Iman, Mme David Bowie à la ville) et un ami et collaborateur dans le même service sont soupçonnés d'espionnage par les cadres de l'organisation. Où on ne badine pas avec les irrégularités : on les élimine. Si vous avez vu et apprécié le tout récent *Tinker, Tailor, Soldier, Spy/La Taupe* de Tho-



Affiche de *Such Good Friends*

mas Alfredson (2011), vous aimez le climat de paranoïa qu'exude *The Human Factor*, et qu'Alfredson a si bien su recréer.

Et on ne peut évoquer Preminger sans parler de *The River of No Return* (1954), western mythique issu de la collaboration orageuse entre Marilyn Monroe et Preminger. Robert Mitchum faisant office de médiateur entre les deux. Monroe est splendide, les dialogues sont parfaits et même si les scènes de radeau agité par les rapides nous font sourire tant on voit qu'elles sont tournées en studio, cette histoire de fille perdue sauvée par un dur repent est une merveille à revoir absolument !

Parmi les comédies, j'aimerais relever *The Moon is Blue* (1953), dans laquelle une délicieuse brune (Maggie McNamara, qui rappelle Audrey Hepburn) conquiert par son franc-parler les personnages de séducteurs joués par William Holden et David Niven. Le dialogue est intelligent, caustique, rafraîchissant et mené à un train d'enfer ! Mine de rien, Preminger défie le Code Hays (code de censure) en truffant ses dialogues d'allusions libertines !

Dans *Danger, Love at Work* (1937), histoire déjantée sur les tribulations d'un jeune avocat pour amener les huit membres plus ou moins cinglés d'une même famille à signer un acte de vente. Rebondissements, quiproquos, répliques incisives, situations absurdes, personnages farfelus, tout nous fait rire, jusqu'au *happy ending*.

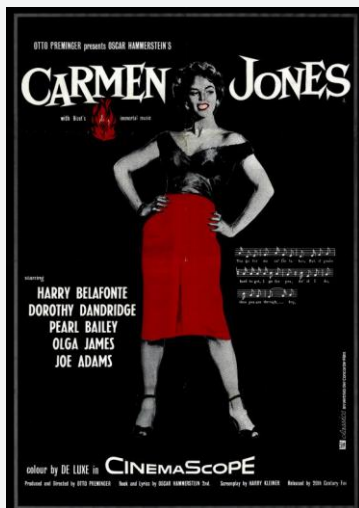
Un petit coup de cœur pour *Under Your Spell* (1936), une comédie musicale qui, tout en exposant la tyrannie d'un manager envers la star dont il gère la carrière, nous permet d'entendre la voix superbe du baryton Lawrence Tibbett (1896-1960), qui joue un peu son propre rôle. On le voit contraint de vendre son image, d'endosser toutes sortes de pro-

duits, et de faire ainsi résonner le tiroir-caisse. Las de ce mercantilisme qu'on lui impose et qui ne lui laisse de cesse, il s'enfuit dans la ferme de son enfance, au Nouveau-Mexique. Des vacances qui lui donneront la force de dire non et l'occasion de tomber amoureux. Lawrence Tibbett fit effectivement une belle mais trop courte carrière à la scène et à l'écran. Au moment du film, il était au faite de la gloire.

Difficile d'étiqueter *Such Good Friends* (1971) : critique sociale (des milieux de l'édition et des arts, de leur immoralité et leurs mensonges et de leur égocentrisme), ou image mordante des milieux médicaux qui vous tuent tout en prétendant vous soigner. Les personnages sont peu sympathiques, souvent mesquins et ridicules. On n'a aucune empathie pour eux, ni pour le mourant, ni pour sa presque veuve, ni pour ceux qui se prétendent ses amis. Un groupe de (faux) amis enfermés dans un cadre aussi clos que la cage du hamster offert à un duo d'enfants.

Entre drame et comédie, *Tell Me that You Love Me, Junie Moon* (1970) rassemble trois marginaux, trois estropiés (un paraplégique homosexuel, une jeune femme défigurée et un épileptique) qui décident de vivre ensemble et joindre les forces contre une société qui les exclut. Une étonnante Liza Minnelli dans le rôle de Junie Moon.

Et pour qui aime les "films noirs", Preminger n'a que du bon à proposer : de *Laura* (1944) à *The Man with the Golden Arm* (1955), en passant par *Daisy Kenyon* (1947), *Whirlpool* (1949), *Where the Sidewalk Ends* (1950), *The Thirteenth Letter* (1951) ou *Angel Face* (1952), Preminger décline toute la gamme des obsessions, désespoirs, adultères, crimes passionnels, traîtrises, complots machiavéliques qui font l'essence même du film



noir qui s'achève généralement par un *unhappy ending* ! On a pu revoir des légendes comme : Gene Tierney, Kim Novak, Jean Simmons, Linda Darnell ou autre Joan Crawford. Les atmosphères de nuit, la beauté de la photo noir-blanc et la subtilité des éclairages font de ces films de petites merveilles. Et j'y ajouterais le thriller psychologique *Bunny Lake is Missing* (1965) dont l'esthétique est celle du film noir. Mais peut-être pas l'intrigue : Ann, jeune mère célibataire, annonce la disparition de sa fillette dont personne ne semble se souvenir. L'inspecteur Newhouse (joué par Laurence Olivier) se demande si cette enfant existe vraiment, ceci d'autant plus que le frère d'Ann évoque avec insistance la grande imagination de sa soeur. Dans un climat de fort suspense, les déséquilibres psychologiques et pulsions meurtrières vont se révéler. Même si la logique interne du film m'a paru un peu boiteuse, le film est passionnant.

Enfin, *last but not least*, ce fut un bonheur de redécouvrir *Carmen Jones* (1954), une adaptation à l'écran du musical d'Oscar Hammerstein, lui-même calqué sur l'opéra Carmen de Georges Bizet. Le film a été primé à Locarno en 1955, mais longtemps interdit en France par les héritiers de Georges Bizet ! La musique du film est celle de l'opéra, avec des ajouts originaux un peu jazzy. Tous les protagonistes sont noirs, le film se joue dans une usine d'armement pendant la Seconde Guerre Mondiale, sur une base américaine. L'amour de la belle Carmen va être fatal au soldat Joe. Le couple tragique est joué par Dorothy Dandridge et Harry Belafonte. L'intrigue est poignante, les voix superbes, mais ce ne sont pas celles des comédiens : Belafonte et Dandridge ont été doublés, à la demande des héritiers de Bizet qui voulaient de vraies voix d'opéra. Les carrières

de Dandridge et Belafonte ne manquent pas d'étonner. Belafonte se présente comme "*un activiste qui est devenu un acteur*" et qui a lutté sans relâche pour défendre la cause des Afro-Américains. Il a joué dans une vingtaine de films. À 85 ans, cet octogénaire souriant n'a rien perdu de son punch et continue à militer pour l'égalité, regrettant que d'autres stars afro-américaines (contemporaines, qu'il a nommées, mais je ne répéterai pas) ne se servent pas de leur notoriété pour faire de même.

La belle Dorothy Dandridge a eu moins de chance que lui. Malgré son renom à Hollywood, malgré ses quelque trente films, elle eut une vie courte (elle meurt à l'âge de 42 ans) et pas très heureuse. Elle a partagé l'affiche trois fois avec Harry Belafonte : dans *Bright Road* (1953, Gerald Mayer), *Carmen Jones* (1954) et *Island in the Sun* (1957, Robert Rossen). Ils auraient dû jouer les rôles-titres dans *Porgy and Bess* (1959, Otto Preminger), mais Belafonte refusa le rôle "*pour des raisons morales*". C'est Sidney Poitier qui le remplaça. Cette adaptation à l'écran de l'opéra de George Gershwin est, vous le savez sans doute, interdite par les héritiers du compositeur. Elle n'existe ni en 35 mm, ni en 16 mm, ni en vidéo, ni en DVD. Pour notre plus grande frustration.

J'espère vous avoir donné un avant-goût des films qui sortiront sur nos écrans dans les mois à venir. Et aussi une envie de découvrir [la rétrospective Otto Preminger à la Cinémathèque de Lausanne en novembre prochain](#).

Et si le soleil, les terrasses et le climat chaleureux de Locarno vous tentent, souvenez-vous que ce Festival tombe en pleines vacances et que chacun y est le bienvenu. (SDS/2012)

Pour en savoir plus :

Le site officiel du Festival de Locarno :

<http://www.pardolive.ch/fr/Pardo-Live/today-at-the-festival>

Article en anglais sur le réalisateur Otto Preminger et vue critique de son oeuvre :

<http://sensesofcinema.com/2002/great-directors/preminger/>

KEANEY, Michael F. : Film Noir Guide, Mc Farland 2003, en anglais

BRION, Patrick : Le Film Noir - L'Âge d'Or du Film Criminel Américain d'Alfred Hitchcock à Nicholas Ray, Editions de la Martinière 2004

PREMINGER, Otto & COHEN, André-Charles : Otto Preminger, autobiographie, Collection Lattès-Cinéma et Littérature 1981

FUJIWARA, Chris : The Life and Work of OTTO PREMINGER, Editions Faber & Faber 2008, en anglais

Un article de Germain Sclafer du 18.01.2012 sur le film *Exodus* d'Otto Preminger et ses entorses à l'Histoire :

<http://tcmcinema.fr/2012/01/18/lexode-personnel-dotto-preminger/>



Suzanne Déglon Scholer chargée de communication PromFilm EcoleS, août 2012 / <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>